

L'hypertextualité au service du discours antireligieux

Le cas des romans 2084 de Boualem Sansal et Le Silence de Mahomet de Salim Bachi

Boudjemàa Bachir Hichem

Doctorant

Université d'Oran 2 Mohamed Benahmed

bbachirhichem@gmail.com

Dans un monde marqué par la menace d'attentats islamistes et jalonné de nombreux conflits aux multiples enjeux dans le Moyen-Orient, le discours antireligieux porté par la littérature acquiert toute son importance. Dans la réflexion que nous menons, il s'agit de savoir comment se concrétise ce type de discours en littérature à travers les romans 2084 de Boualem Sansal et Le Silence de Mahomet de Salim Bachi. Dans quelle perspective s'inscrit le raisonnement des deux auteurs sur la question musulmane au sein de la doxa actuelle ?

In a world living under the threat of Islamist attacks and punctuated by many multifaceted conflicts in the Middle East, the anti-religious rhetoric of literature is becoming increasingly important. So, the reflection that we are exposing here is about the study of how this type of discourse in literature is concretized through Boualem Sansal's 2084 and Salim Bachi's The Silence of Muhammad novels. In what perspective is taking place the reasoning of the two authors on the Muslim question in the current ideology?

INTRODUCTION

Depuis quelques siècles, le processus historique a eu tendance à remettre au devant de la scène mondiale des événements, des faits d'actualités permettant à l'humanité de passer d'un état à un autre, d'une époque vers une autre, d'une pensée débouchant sur d'autres. Aujourd'hui, ce processus historique semble avoir choisi de sortir quelques vieilles reliques du passé pour en faire des neuves. C'est ainsi que l'on s'est retrouvé dans un monde obsédé par le phénomène religieux ou plutôt de l'antireligieux.

Pour redécouvrir les contours de cette relique, nous proposons de nous introduire dans le discours antireligieux qui a, actualité oblige, refait surface. Notre problématique se construit autour du discours antireligieux à travers les romans *Le Silence de Mahomet* de Salim Bachi et *2084* de Boualem Sansal. Il s'agit

de voir comment se déploie ce type de discours à travers la notion de l'hypertextualité dans les deux récits.

1. Présentation des deux romans

Les événements historiques de ces dernières décennies qui ont succédé à la guerre froide et à la chute du communisme ont imposé au monde une nouvelle bipolarisation qui, cette fois-ci, dépasse le cadre politique et idéologique pour s'inscrire dans une lutte civilisationnelle. On parle ainsi de confrontation entre civilisation mondiale et islamisme, voire entre monde et islam. Le rouage médiatique a d'ailleurs pleinement joué son rôle puisque l'opinion publique n'a d'yeux que pour ce nouvel affrontement qui ébranle les assises de l'humanité.

Comme autrefois l'anticléricalisme avait fait recette pour laisser triompher une idéologie laïque et vide de principes religieux, le contre religieux islamique qui s'est mis en place ces dernières années entend briser les chaînes de la soumission à cette religion musulmane si problématique à la conception civilisationnelle universelle. Par conséquent, la réflexion romanesque apportée par Boualem Sansal et Salim Bachi sur le fait religieux et plus précisément sur la religion islamique a suscité un vif intérêt de la part des critiques littéraires et des médias en général pour la raison que nous venons d'évoquer. Cette réflexion se veut d'ailleurs être libertaire et réformiste par rapport à un discours religieux jugé radical et conservateur. Néanmoins, la réception faite autour de ces deux romans et l'engouement général pour cette contradiction au discours religieux dépasse le cadre d'une simple entreprise de réformisme ou de libéralisme pour friser avec un négationnisme religieux qui est mis au service d'un discours antireligieux.

Le Silence de Mahomet de Salim Bachi est une biographie romancée de la vie du prophète de l'Islam. Cette biographie est rapportée par le biais de quatre voix narratives : Khadidja la première épouse du prophète ; Abou-Bakr le premier compagnon de ce dernier et le premier calife qui lui a succédé ; Khalid compagnon du prophète et général de l'armée musulmane jusqu'au terme du califat d'Abou Bakr ; et enfin Aïcha une des épouses du prophète. Chacun de ses personnages narrateurs raconte ou témoigne d'un certain nombre de faits qui se sont passés durant la vie du fondateur de l'Islam ou, dans certains cas quelques faits qui se sont passés durant la période des quatre califes qui lui ont succédé.

Quant au roman 2084, *La Fin du Monde* de Boualem Sansal, il raconte l'histoire d'un personnage nommé Ati dans sa quête de vérité sur le monde dans lequel il vit : l'Abistan. Sur fond d'un cadre apocalyptique, le monde d'Ati est un monde dominé par la dictature d'une religion fondée par le prophète Abi qui a soumis toute la population planétaire à ses lois. Ayant rencontré le personnage Nas, un

archéologue qui lui parle d'un ancien village mystérieux, Ati entreprend un voyage périlleux en compagnie de son ami Koa dans le but de connaître la vérité sur cette religion dominatrice pour atteindre une frontière dont il a entendu parler et qui pourrait le libérer de la contrainte religieuse dans laquelle il vit.

2. L'hypertextualité comme procédé contre discursif

Telle que définie par Gérard Genette, la transtextualité ou la transcendance textuelle est tout ce qui met (un texte) « *en relation manifeste ou secrète avec d'autres textes* » (Gérard Genette, 1982 : 7). Selon le même auteur, l'objet de la poétique est la transtextualité car elle sert à révéler les différentes relations que développe un texte. Il la compartimente en cinq types ou catégories, néanmoins dans le cadre de ce travail, nous aborderons seulement l'hypertextualité. Cette catégorie met en relation un texte B (l'hypertexte) avec un texte A (l'hypotexte) qui lui est antérieur. C'est l'une des opérations de transtextualité les plus pertinentes dans un récit dans la mesure où elle sert à transformer le texte et à lui donner une nouvelle perspective de signification. Dans leur entreprise de contradiction vis-à-vis du discours religieux, Bachi et Sansal font appel à ce procédé selon deux visions différentes.

Le totalitarisme religieux décrit par Sansal dans 2084 fait référence au texte de George Orwell 1984 publié en 1949 qui s'attaque aux doctrines nazie et communiste. Orwell aussi met en place un personnage, Winston Smith cherchant la vérité et dénonçant les élans fasciste d'un monde dirigé par Big Brother ; tout ceci sur fond de guerre nucléaire et de dominance apocalyptique. D'ailleurs, Boualem Sansal lui même revendique cette référence et ne s'en cache pas. Dans l'avertissement qu'il écrit en guise d'un prologue du roman, l'auteur se défend de toute analogie entre son récit et la réalité du monde. Voici ce qu'il écrit :

« *C'est une œuvre (2084) de pure invention, le monde de Bigaye que je décris dans ces pages n'existe pas et n'a aucune raison d'exister à l'avenir, tout comme le monde de Big Brother imaginé par maître Orwell* ». (Boualem Sansal, 2015 : 11)

L'aventure du personnage Ati dans le roman de Sansal est, à quelques détails près proche de celle de Winston Smith d'Orwell ; Bigaye, l'autre nom du prophète Abi qui dirige ce monde en s'imposant par le biais de la religion rappelle sans équivoque l'univers régi par l'autoritarisme du Big Brother ; et aussi le titre choisi par Boualem Sansal 2084 fait presque explicitement référence à 1984 de George Orwell.

Quant à Salim Bachi, il a construit sa trame romanesque en interrogeant des personnages clés qui faisaient partie du cercle intime du prophète de l'islam. Ce faisant, il s'inspire des nombreuses biographies faites sur la vie du prophète par les biographes et les historiens comme Tabari avant lui ou encore Ibn Kathir,

Roger Arnaldez ; Nasr-Eddine Diné ; Francesco Gabrieli et Martin Lings pour ne citer que ces auteurs. Cependant, au-delà de la mention « roman » qui se trouve dans la première de couverture, nous ne pouvons que constater que l'œuvre de Bachi est bien une biographie romancée et non une biographie historique. Les quatre récits qui composent cette biographie littéraire sont remplis d'introspections personnelles et de monologues internes que les narrateurs partagent, parfois sous le sceau du secret et sur un ton confidentiel avec le lecteur.

De plus, Bachi prend beaucoup de libertés avec l'histoire officielle de la vie du prophète, libertés octroyées par l'espace romanesque qu'il a choisi d'utiliser pour narrer la vie du fondateur de l'Islam. Sur ce point, il faut rappeler que la biographie littéraire est sujette à polémique dans la mesure où l'auteur de la biographie ne mène pas à proprement dit une enquête sur la vie de son biographié, mais s'en inspire pour construire son récit. Cela se fait par exemple en faisant un choix sélectif des événements à raconter ; ou encore en agencant quelques faits marquants afin d'en faire un tout. C'est ce que Pierre Bourdieu appelle dans le cadre de la biographie littéraire « *création artificielle de sens* ». (Pierre Bourdieu, 1986 : 69-72)

Par conséquent, l'hypertextualité chez Boualem Sansal et Salim Bachi s'inscrit selon deux points de vue contraires : chez le premier elle s'apparente à une forme de continuité, voire d'exemplarité dans le sens où tout comme Orwell avant lui, il cherche à dénoncer une dictature idéologique. Chez le second, l'hypertextualité est un procédé de transgression référentielle ou une déformation à l'encontre de la forme initiale dans la mesure où elle remet en cause certains points avérés et reconnus par les chroniques traditionnelles. A ce propos, Dominique Maingueneau distingue « *deux stratégies opposées* » (Dominique Maingueneau, 1991 : 155) dans la mise en place de l'hypertextualité dans un texte : la captation et la subversion. Ces deux procédés de l'hypertextualité ainsi distingués visent à dépasser le cadre conventionnel et schématique des autres catégories de la transtextualité (comme l'intertextualité ou la métatextualité), autrement dit citation-allusion-imitation afin de donner aux textes une dimension relationnelle servant à dévoiler la nature de leur discours sur la religion. Il est donc nécessaire d'analyser cette notion dans ces deux romans selon ces deux pôles majeurs de l'hypertextualité puisque ces deux stratégies se retrouvent respectivement dans 2084 et *Le Silence de Mahomet*.

3. La captation où l'imitation d'un genre

La captation est définie comme une imitation « positive » (Georges Elia Sarfati, 1997 : 54) d'un texte antérieur ; dans ce cas l'hypertextualité est utilisée par un auteur en vue d'acquiescer le même prestige du texte dont il se réfère. En mettant

en place une relation de filiation entre l'hypertexte et l'hypotexte, la captation est considérée comme une pratique de légitimation. Ce procédé vise par conséquent à être conforme à la structure du texte imité afin de bénéficier de sa légitimité.

Par sa référence à 1984 d'Orwell, Sansal utilise cette stratégie afin d'inscrire son œuvre dans la lignée d'un genre particulier : la dystopie. En effet, la dystopie est un récit futuriste, voire de science fiction utilisé pour décrire un avenir catastrophique probable, détruisant la civilisation humaine mais dont la finalité est de dénoncer un danger immédiat pour celle-ci. Elle est souvent opposée à l'utopie qui elle envisage un avenir radieux mais presque improbable. La dystopie est d'ailleurs considérée comme une contre-utopie. (Marc Atallah, 2011). Dans 1984, Orwell imagine une société future régie par un état totalitaire qui a la main mise sur le monde entier. Le but de l'écrivain britannique était de dénoncer les mouvements fasciste et nazi des années trente et quarante ; puis également pour mettre en garde contre le péril du communisme stalinien. Boualem Sansal suit en ce sens le sillon tracé par Orwell dans la mesure qu'il s'approprie ce désir de protéger la civilisation mondiale contre un totalitarisme cette fois-ci religieux : l'islamisme.

Bien qu'il ne soit pas question de l'islam ou de l'islamisme dans le roman, néanmoins l'allusion à cette religion et à sa branche radicale n'est pas difficile à relever. Ceci est visible à travers une analogie de faits rapportés sur cette nouvelle religion représentée par Bigaye et la propagande islamiste actuelle. Ce lien s'établit à travers plusieurs éléments comme la place réservée aux femmes dans la société, ainsi démontrée dans le passage suivant :

Ainsi, pour rencontrer et présenter les condoléances à la sœur et à l'épouse de son ami Nas, mort mystérieusement, Ati devait suivre le protocole à la lettre pour ne pas provoquer un malentendu qui aurait eu des conséquences graves pour les deux femmes :

« L'organisation de la rencontre avec Sri et Eto prendrait cependant quelque temps, le problème était compliqué car si on demandait aux maris l'autorisation de visiter leurs épouses, ils se braqueraient et se retourneraient contre elles, et leur demander à elles, qui ne sortaient jamais de la demeure de leur seigneur et maître, les mettrait en danger, elles devraient le leur dire et expliquer comment et pourquoi un inconnu qui se prétendait l'ami du défunt mari et frère voulait les voir afin de leur présenter des condoléances alors que le deuil était passé depuis longtemps » (Boualem Sansal, 2015 : 213-214)

L'auteur décrit une dominance masculine sur les femmes en décrivant une société patriarcale où la servitude des femmes est la norme à suivre. Dans cet extrait, le lecteur pourra remarquer la place de « *maître* » et de « *seigneur* » que détiennent les maris vis-à-vis de leurs épouses et la soumission totale que leur devaient celles-ci. Il est donc inévitable pour nous d'éviter ce parallèle entre une religion futuriste dictatoriale imposant aux femmes un rang inférieur par

rapport aux hommes, et la polémique qui a toujours entouré la tenue d'une telle mesure par l'Islam et le discours qui le porte. Dans un autre passage, Boualem Sansal évoque les attentats suicides et le rang de privilège détenu par les Kamikazes qui se portent volontaires pour cet acte ultime de combat :

« les autres étaient des condamnés à mort abistani, de la canaille, des rebelles, des bandits de grand chemin qui avaient refusé la mort au stade ou dans les camps et choisi de devenir des Kamikazes, ils seraient envoyés au front en première ligne pour se faire sauter chez l'ennemi, Intégrer ce bloc était une faveur qui n'était pas accordée à tous les condamnés à mort, mais seulement à ceux qui manifestaient un vrai désir de servir l'Abistan au nom de Yolah et d'Abi, le salut sur eux. » (Boualem Sansal, 2015 : 183-184)

Comme l'islamisme, la religion de 2084 fait elle aussi l'apologie de la mort au nom de Dieu et ce de n'importe quelle manière. Ceci dit, les prisonniers devenus kamikazes pour se racheter rappellent sans équivoque les européens ayant perpétré des attentats islamistes ces dernières années : eux aussi déclarent vouloir se faire pardonner leur passé de trafiquant de drogue et de vie de débauchés. (Alexandre Del Valle, 2002)

Tout en dénonçant la dictature religieuse, l'auteur lance un appel à la sauvegarde de notre société telle qu'elle est actuellement. C'est ainsi que Ati découvre dans le musée de la nostalgie détenu par l'un des personnages du récit, toutes les merveilles qu'offrait le monde avant 2084 : des jeux d'enfants, des loisirs de la vie tels que le sport ou la musique, des femmes émancipées qui n'étaient pas cloîtrées ni cachées pour ce qu'elles sont, ou encore un système politique et économique qui respectait les valeurs humaines de chacun.

« Tu ne sais pas ce qu'est un musée puisqu'il n'en n'existe pas en Abistan... Notre pays est ainsi, il est né avec l'idée absurde que tout ce qui existait avant l'avènement du Gkabal était faux, pernicieux et devait être détruit, effacé, oublié (...). Le musée est en quelque sorte le refus de cette folie, c'est ma révolte contre elle. » (Boualem Sansal, 2015 : 241)

Par le biais de ce musée où Ati s'émerveille de la manière dont vivaient les gens avant, l'auteur symbolise d'une part le pouvoir destructeur de la dictature religieuse devant toute expression de liberté individuelle, et incarne d'autre part la révolte de ceux qui désirent préserver la civilisation moderne. En ce sens, l'auteur ne fait pas que dénoncer cette dominance au nom d'un dieu unique ou de comparer la vie en 2084 avec celle qui existait avant, il lance un appel à la préservation du mode de vie civilisationnelle et humain, loin des tracasseries religieuses. Vers la fin du récit, un personnage mystérieux nommé « Démoc » ou « Démouc » fait son apparition et appelle à la liberté individuelle et aux droits humains.

« Il annonçait le Retour. Le retour, quel retour? Questionnait la rue. Le retour du temps jadis, quand d'autres dieux régnaient sur terre et que d'autres hommes la peuplaient. La vie était pénible certes, les dieux et les hommes sont difficiles à vivre et ne font pas la paire, mais rien, jamais rien durant tous ces millénaires de souffrance et d'ennui n'avait

réussi à détruire l'espoir, et l'espoir était ce qui avait permis aux dieux et aux hommes de résister à leur propre négation et de réussir parfois à accomplir de belles choses (...) qui (...) avaient fait que la vie continuait de valoir la peine d'être vécue. En ce temps on disait l'espoir fait vivre lorsqu'on désespérait gravement. » (Boualem Sansal, 2015 : 225)

Tous les passages que nous venons de citer pour démontrer respectivement : la dénonciation d'un totalitarisme religieux, la nostalgie du temps passé et la révolte intellectuelle, puis enfin l'appel à la protection de la civilisation humaine correspondent aux traits de la dystopie qui visent à faire prendre conscience au lecteur d'un danger imminent. Il nous paraît donc évident que 2084, *La Fin du Monde* fait partie de ce genre romanesque puisque Sansal tout en imaginant une société prise sous l'état d'une religion étatique, despotique dresse un parallèle à peine voilé avec l'expansion islamiste dans le monde, notamment sur le sol européen. En effet, à l'instar de Renaud Camus ou de Michel Welbeck, l'auteur de 2084 est d'avis que le monde notamment occidental n'est qu'à un pas vers une islamisation totale et dominante. Ceci dit, puisque les horreurs connus durant la seconde guerre mondiale et la tragédie de l'holocauste juif sont présentes dans l'esprit des occidentaux, Sansal légitime son discours sur la menace islamiste en se référant à Orwell qui reste l'un des écrivains les plus connus à avoir dénoncer les mouvements totalitaires. De cette manière, la captation est la stratégie hypertextuelle adoptée afin de s'aligner derrière ce mode de dénonciation qu'aît la dystopie. L'hypertextualité comme stratégie discursive s'inscrit, à travers la dystopie et le procédé de captation dans un contre discours religieux jugé radical en assimilant ce dernier non pas à une tendance dangereuse mais bien à une forme totalitaire « anticivilisationnelles. ».

4. La subversion : de l'Histoire à la fiction

Le silence de Mahomet de Bachi s'inscrit plutôt dans la subversion qui est le contraire de la captation. Qualifiée de procédé « *négatif* » (Georges Elia Sarfati, 1997 : 54), la subversion consiste à s'inspirer d'un texte antérieur mais de manière feinte, voire abusive afin de le discréditer. C'est en somme un « *détournement* » de la version première pour en faire une variante souvent contradictoire et opposée.

En ce sens, en reprenant dans son récit certains faits les plus marquants de la vie du prophète de l'islam, Bachi utilise ce procédé à travers une réécriture de la vie de celui-ci. Nous parlons de réécriture historique dans le mesure où l'auteur tout en proposant un texte biographique, voire historique déforme certains événements phares de la Sira en vue d'apporter un contre poids au discours coranique. Par ailleurs, Bachi entreprend une démarche de désacralisation de la figure du personnage principal, éliminant de ce fait toute trace d'événement à

caractère prophétique relevant du miraculeux ou du merveilleux, imitant par conséquent la démarche de la critique historique. Que ce soit la réécriture de l'Histoire ou alors la désacralisation de la figure du prophète, ces deux procédés ne peuvent se réaliser qu'à travers un passage de l'Histoire vers la fiction.

Comme le rappelle Antoine Compagnon, l'Histoire se lit à travers des archives et des textes antérieurs. Suivant l'idéologie de chaque historien, de son époque et de la tendance à laquelle il appartient, l'histoire n'est qu'une « *multiplicité d'histoire partielle, de chronologies hétérogènes et de récits contradictoires* » (Antoine Compagnon, 1998 : 183). Salim Bachi semble avoir pris cette sentence exprimée contre la véracité absolue de la référentialité historique comme acte précurseur à son roman. Dans tous les récits qui composent le roman de Bachi, le personnage Mohammad prend part à plusieurs actions et prononce de nombreuses paroles qui sont contraires à l'Histoire officielle. Certaines d'entre elles sont connues comme étant minoritairement acceptées par les auteurs de la Sira. Ainsi, il est supposé par les historiens, musulmans ou occidentaux, que le fondateur de l'Islam discutaient avec les moines et prêtres chrétiens ou juifs qu'il rencontrait lors de ses voyages en Syrie, du temps où il était commerçant. Voici ce qu'écrivait Roger Arnaldez à ce sujet :

« C'est l'époque des voyages jusqu'en Syrie. La légende, comme les historiens, se sont emparés de cette période presque inconnue de la vie du Prophète : elle s'ouvrait à toutes les hypothèses. Ce qui est sûr (...) c'est que dans ses déplacements, Mahomet avait à faire à des chrétiens ». (Roger Arnaldez, 1970 : 42)

Ainsi de l'aveu même du professeur essayiste, le temps où le futur prophète commerçait est soumis à de nombreuses suppositions et déductions. Il n'existe donc aucune preuve historique attestée que le prophète conversait avec les moines monothéistes au sujet de leur religion. Dans le roman, Bachi adopte pourtant ce fait hypothétique pour une vérité historique à travers le récit que fait Abou Bakr quant à ces rencontres que son ami recherchait lors de ses voyages :

« Mohammad connaissait toutes ces histoires. Tous ces prophètes anciens. Quand nous traversions les pays pour vendre et acheter nos marchandises, il s'arrêtait parfois pour parler avec un de ces frères que nous autres, Arabes, méprisions. (...) Ces hommes abandonnés sur les chemins du monde le fascinaient ». (Salim Bachi, 2008 : 119)

Dans le même sillage, Khadidja assure que son époux était un homme lettré qui savait parfaitement lire et écrire ; et qui de plus, se passionnait pour les anciennes écritures :

« Mon bien-aimé, je le répète encore, savait lire et écrire. Et Waraqa lui apprit même à lire l'hébreu. Sinon (...) Comment aurait-il pu s'instruire des croyances des nazaréens et des gens du Livre ? Mohammad était d'une intelligence et d'une curiosité telles que jamais il n'aurait accepté d'en savoir moins que les autres hommes » (Salim Bachi, 2008 : 69)

Ce témoignage tout en appuyant les dires d'Abou Bakr sur l'intérêt de son ami pour les religions monothéistes vient contredire un fait avéré par la tradition musulmane et, à un plus haut degré par le discours coranique, qui est l'illettrisme du prophète.

Cette contradiction vis-à-vis du discours religieux implique une double signification. La première est le statut de substitut qu'occupe le personnage Mohammad dans le roman de Bachi. En effet, selon la typologie des personnages élaborée par Thomas Pavel qu'il a emprunté à la catégorisation faite par Parsons, il peut exister deux types de personnages historiques: les immigrants et les substituts (Cité par Aude Déruelle, 2005 ; 89). Les premiers sont des personnages importés tels quels par l'auteur à partir de la conscience historique commune, et introduits avec tous leur poids et leur personnalité historique au sein du récit; tandis que les seconds bien qu'ils soient également ramenés de l'univers historique, sont toutefois déformés voire reconstruit par le récit selon les besoins de la trame romanesque.

En se référant à cette distinction faite par Pavel dans le fonctionnement du personnage historique, Jacques Martineau considère que l'attribution de la moindre parole ou action à un tel personnage dans un récit de fiction (ce qui revient à dire que cette parole et cette action font partie intégrante de la fiction narrée) fait perdre à ce dernier son statut de personnage immigrant, donc authentique, et le place ipso facto dans la catégorie des personnages substituts (Jacques Martineau , 1995 : 307), et cela bien que ce qui est rapporté corresponde à la version admise par les historiens. Dans les deux extraits que nous avons relevés, nous constatons que le personnage historique prend non-seulement part à des actes dans un espace romanesque, mais qui plus est des actes contraires à la vulgate coranique.

La seconde signification que nous établissons est le discours polémique que véhicule cette négation de l'illettrisme du prophète. Il est dit que le discours polémique est un « acte de guerre » qui « se perçoit non pas simplement comme une situation de débat, mais comme une situation de combat. ». (Felman Shoshana, 1979 : 185). En ce sens, Bachi semble avoir « déclaré la guerre » à cette figure du prophète ayant reçu la grâce divine. Selon les passages cités, le prophète n'est qu'un homme qui de part son savoir biblique a inventé une religion capable d'unifier les arabes sous le seau d'une seule et même religion. Ce discours fait écho à la polémique historique menée par les détracteurs de la religion mahométane qui trouve son origine dans les écrits occidentaux dès la période du moyen-âge et de la Renaissance (*Le Roman de Mahomet* d'Alexandre Dupont ; *Livre de la Loi au Sarrazin* de Raimond Lulle ou encore les travaux de Théodore Bibliander et de Guillaume Postel)

Ce constat concernant la substitution du personnage du prophète et le discours polémique qui en résulte nous mène vers une désacralisation de la figure du

prophète. Dans son étude sur les phénomènes de sécularisation du monde théologique en Europe, Jean pierre Sironneau définit la désacralisation comme suit :

« C'est ne plus reconnaître la puissance numineuse dans un être, un objet, une institution qui en étaient jusque là revêtus et qui (...) ne requiert plus de la part de l'homme les mêmes attitudes ». (Pierre Sironneau, 1982 : 75)

Cela consiste donc dans le roman de Bachi à reconsidérer le prophète dans son contexte social, politique, sa vie personnelle, ses faits et gestes, sa psychologie ; en somme cela consiste à le dépouiller de son habit de prophète pour le ramener à celui de simple personnalité historique. C'est l'objectif de la démarche historique qu'Arnaldez résume dans le passage suivant :

« On sera bien avancé quand on aura parlé du psychisme de cet homme, de ses crises d'épilepsies, de sa formation aux affaires quand il parcourait l'Arabie jusqu'en Syrie (...) de l'état de l'Arabie à cette époque, etc. Qu'aura-t-on gagné à démontrer qu'il s'est fait illusion à lui-même, ou qu'il a trompé les autres ? Rien, sinon à reverser l'histoire réelle, car on aura prouvé que, si l'histoire est celle de ces historiens, il n'existe ni prophète Mahomet, ni Islam » (Roger Arnaldez, 19... : 9)

Bien qu'il s'inspire de la démarche historique pour façonner son œuvre, Roger Arnaldez se voit obligé d'admettre que l'usage exclusif de cette critique ne peut que dénaturer la figure du prophète jusqu'à la vider de son essence première.

Nous sommes donc parvenus à constater que cet élan vers une historicité exclusive mis au service de la fiction narrative est bien le parcours choisi par Bachi pour présenter son personnage central dans le récit, et cela pour un résultat inévitable : la désacralisation de la figure du fondateur de l'Islam. Nous retrouvons les traces de cette désacralisation dans la manière que sont traités les événements miraculeux admis par le discours coranique.

Dans *Le Silence de Mahomet*, les événements miraculeux qui entourent la personne du prophète ne sont pas racontés comme les autres événements par les personnages narrateurs ; ils sont mis dans la bouche du prophète lui-même comme en témoigne ces paroles rapportées par Khadidja concernant la purification du cœur du prophète par trois anges :

« Le deuxième homme s'approcha à sa tour et plongea sa main dans ma poitrine. Il en sortit mon cœur. Il en tira un caillot noir qu'il jeta au loin. Ensuite il prit un anneau lumineux et le colla tout contre mon cœur qui palpitait à présent dans la lumière éternelle de la sagesse et de la prophétie (...) Le troisième homme s'approcha de moi et passa sa main sur ma poitrine et sur mon ventre. Par Dieu, je cicatrisai à l'instant » (Salim Bachi, 2008 : 75)

Cet événement de la purification relevant du miracle détient une place importante dans le discours religieux et à qui est consacré tout un chapitre du Coran. Cependant, dans l'extrait relevé, l'événement est rapporté en tant que discours direct contrairement aux autres faits non-miraculeux que les

personnages narrateurs prennent à leur compte. En effet, dans celui-ci le prophète assume lui même ses paroles que la narratrice, Khadidja ne prend pas à sa charge. Cette distance impliquerait qu'elle ne souscrit pas aux paroles qu'elle rapporte, ou du moins qu'elle n'en a pas témoignées. En ce sens, la manière dont est raconté cet événement dévoile un contre discours religieux puisque ces paroles ne sont assumées que par le prophète sans un appui d'un témoignage de la part d'un des personnages narrateurs.

Si quelques phénomènes prodigieux qui sont attestés dans la tradition musulmane comme véridiques sont présentés d'une certaine manière, nous retrouvons dans les récits certains qui sont expliqués rationnellement par les personnages narrateurs ou par le prophète lui-même. En ce sens, il est admis par la tradition musulmane que le prophète attendait l'ordre de la part de Dieu afin de quitter la Mecque pour Médine. Cet ordre lui a été transmis par l'Ange Gabriel qui l'a informé que s'il restait à la Mecque il serait tué car tous ses fidèles avaient fui. Or, dans le récit de Khalid Ibn el Walid, celui-ci soutient que c'est lui qui avait prévenu le prophète de la menace qui pesait sur lui s'il continuait à prêcher dans sa ville natale. Voici les deux passages qui en témoignent : le premier passage consiste à démentir ce que les musulmans prétendent à propos de la fuite du prophète à Médine :

« Mohammad et Abou Bakr étaient partis pour Yathrib. Les musulmans prétendront plus tard que l'Ange prévint Mohammad de ce qui risquait de lui arriver s'il ne partait pas. Pour ma part, je prétends autre chose. ». (Salim Bachi, 2008 : 248)

Le second passage, Khalid Ibn El-Walid rapporte sa conversation avec Mohammad et Abou Bakr lorsqu'il les avait prévenus du danger qui les menaçait :

« -Pourquoi nous prévenir Khalid ? -Je ne voulais pas qu'ils te tuent, Mohammad.

-Dieu ne l'aurait pas permis ! s'exclama Abou Bakr.

-Je ne l'ai pas permis, dis-je, du haut de mon orgueilleux piédestal. ». (Salim Bachi, 2008 : 251)

Dans ces deux extraits, la fuite au moment propice du prophète et de son compagnon pour Yathrib, qui représente dans le discours religieux une autre manifestation Divine dans le parcours du fondateur de l'Islam, est expliquée rationnellement de manière à être acceptable dans une lecture historique, donc contre coranique de la vie du prophète. D'ailleurs, cette explication logique de ce phénomène miraculeux est admise dans le roman par le prophète lui même comme l'a rapporté son épouse Aïcha vers la fin de son récit :

« -Khalid nous a avertis, Abou Bakr et moi, quand Abou Jahl et les Qouraishites s'apprêtaient à m'assassiner chez moi. Grâce à lui, nous avons pu quitter Mekka à temps.

- Ce n'était donc pas l'Ange ? -Khalid est parfois un ange. Et il se mit à rire ». (Salim Bachi, 2008 : 390)

Cet événement ainsi éclairé implique donc la tenue d'un discours trompeur et abusif dont se caractérise le discours religieux. Cet aveu du prophète que son épouse rapporte dans son récit disqualifie le caractère authentique, voire divin de la religion portée par celui-ci dans la mesure où l'impossibilité de la tenue d'un tel miracle disqualifie le discours religieux. En d'autres termes, la tenue d'un tel discours appartenant à la figure phare de la religion musulmane ruine celle-ci en la dénuant de tout miracle prophétique et divin, et promulgue de facto le discours antireligieux. Ainsi, la subversion chez Bachi s'inscrit dans le réinvestissement qu'il fait du modèle biographique sur la vie du prophète de l'Islam par le biais d'abord de la réécriture de l'Histoire, puis de la désacralisation de la figure du personnage principal.

Conclusion

L'engrenage historique qui s'est mis en place durant les dernières années marquées par les guerres au Moyen-Orient et les attentats islamistes en Europe, suscite un intérêt immense pour la religion musulmane. Le « choc de civilisations » semble prendre forme et se concrétiser chaque jour un peu plus. Ainsi, la réflexion menée par Sansal et Bachi dans leurs œuvres respectives sur la religion musulmane ne peuvent qu'apporter un nouvel éclairage de cet affrontement civilisationnel. Toutefois, cette réflexion ne peut également qu'engendrer d'autres perspectives de recherches qu'elles soient d'ordre discursives, littéraires, idéologiques, éditoriales, voire même politiques et religieuses. Dans le cadre de ce travail, nous avons opté pour une analyse discursive servant à dévoiler le mécanisme langagier afin de dégager un type de discours qui retrouve une place de choix dans le climat actuel. Cette analyse a démontré toute l'importance des relations de transtextualité qui dévoilent le discours porté par les deux auteurs algériens.

Références bibliographiques

- Atallah Marc, Juin (2011), *Utopie et dystopie. Les deux sœurs siamoises*, In, Bulletin de l'Association F. Gonseth. Institut de la méthode, pp 17-27.
- Bourdieu Pierre. Juin (1986) *L'illusion biographique*. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 62-63, PP 69-72.
- Déruelle, Aude. (2005). Le cas du personnage historique. *L'Année balzacienne*, 6, (1), 89-108. doi:10.3917/balz.006.0089.
- Felman Shoshana, (1979). *Le discours polémique*. In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, n°31. pp.179-192; doi: 10.3406.http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1979_num_31_1_1195

- Martineau Jacques, (1995) *Faire concurrence à l'état civil : immigrants et autochtones dans La Comédie humaine*, in *Le Personnage romanesque, Cahiers de Narratologie*, n° 6, Nice, Faculté des lettres, arts et sciences humaines, p. 307.
- Arnaldez Roger, (1970), *Mahomet*, Paris, Editions Seghers.
- Bachi Salim, (2008), *Le silence de Mahomet*, Paris, Editions Gallimard.
- Compagnon Antoine, (1998), *Le démon de La théorie*, Paris, Editions du Seuil.
- Del Valle Alexandre, (2002), *Le Totalitarisme islamiste à l'assaut des démocraties* Paris, Editions Les Syrtes
- Genette Gérard. (1982), *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Paris, Editions du Seuil
- Maingueneau Dominique, (1991), *L'Analyse du Discours*, Paris, Editions Hachette Supérieur.
- Sansal Boualem, (2015), 2084, *La Fin du Monde*, Paris, Editions Gallimard.
- Sarfati Georges-Elia, (1997) *Eléments d'Analyse du Discours*, Paris, Editions Nathan.
- Sironneau Pierre, (1982), *Sécularisation et religions politiques*, Amsterdam, Editions De Gruyter Mouton.